

Gilles Plazy

## Cantate des sept pitiés

à Dylan Thomas

1

Les nuages bondissent  
dans le blanc de l'œil  
parmi les planètes oscillantes  
et les feuilles humiliées de l'aube  
tandis que la lumière des livres  
n'a d'égale qu'une lueur  
dans un cœur malade  
et le vieil homme qui meurt  
retient ses larmes devant la mer  
où neigent de grands troupeaux de vagues  
La rivière noire où se repose l'effroi  
d'une colline déchirée  
par la colère des oiseaux perdus  
qui tournoient sur les tombes  
abreuve la fleur sanglante  
née du cœur d'un démon risible  
et celle qui dort dans les étables  
d'une espérance couronnée de pierres  
sauvages parce que telle  
fut la sentence qui lia les os  
attise le crime d'une question  
non résolue, attise  
le feu liquide au puits  
d'où jailliront des paroles immortelles  
La nuit sincère comme une taupe  
soulève le masque des amours de sel  
et seul un dieu décline  
quand une vierge saigne  
blessée par la lame lumineuse du jour  
Pitié pour tant de langues sous le givre !

De n'importe quelle femme, déesse  
aux dents de plomb ou bien prolix  
gourgandine dont trop de livres  
ont ébouriffé l'argile il faut qu'une parole  
saigne pour l'éternité, à moins qu'un océan  
de poussière n'aveugle les derniers morts  
Voici la rose, comme un air de jeunesse  
le sang de l'homme qui nourrit la terre  
où prend racine l'érable  
et tant de venins, de miels  
que c'est trop d'or pour les épouses  
qui marient si bien l'os et le souffle  
Dans le champ des gestes trop tard accomplis  
il allait affaîssé de promesses  
débusquant des pensées fortifiantes  
sous les racines de l'oubli  
C'était une couleuvre qui se glissait  
dans la solitude  
ou le passage si loin de la mer  
d'une mouette aveuglée par la vision d'une croix  
Tant de légendes frémissent aux carrefours  
tant de pierres sont levées  
dans l'étrange nudité des landes  
qu'un homme sans femme peut bien y perdre  
le peu qu'il sait du mystère du monde  
Il lui faudrait le signe d'une émeraude  
pour délier son cœur du chagrin  
Nous apprenons la nuit dans le bois de l'enfance  
quand les étoiles jaillissent de notre inquiétude  
Pitié pour le sang de nos mères !

Hors des cavernes argentées  
dont le son est le plus triste  
des secrets, la rivière  
nous protège de la douleur  
et je ne suis pas sûr qu'un rossignol  
non plus qu'un cygne  
au chant de feuilles froissées  
nous aide à mieux marcher parmi les arbres  
parmi les étoiles  
parmi les rêves  
parmi tant de syllabes  
qui se brisent comme autant de brindilles  
Ô flamme tremblante  
dans le frémissement des ailes !  
Comme un cheval sans cavalier  
parmi les tombeaux court sans crainte  
nous n'avons que faire d'un christ en larmes  
– le doux fantôme ganté de cris –  
et nous n'avons d'oreille  
que pour ceux qui nous apostrophent  
d'une rosée nouvelle, prenant congé  
des chevelures qui habillent la mort  
La rivière nous protège de la douleur  
quand la mémoire se brûle au feu  
d'une colère fracassante  
et dans les cavernes où se défait son lit  
jouent les noyés qui n'ont cure  
des mois sauvages pendant lesquels  
chaque pierre s'affole de tant de désespoir  
et si encore nous avons la force de chanter  
que ce soit pour le deuil de tant de fleurs  
piétinées par la maladresse des aveugles  
Pitié pour les visages que blanchit la peur !

Des anges, non, vraiment, ce n'est pas nécessaire  
et dans notre fatigue il suffit  
qu'un rire agace le dieu  
qui se recroqueville dans notre poitrine  
pour que s'effacent tant de mensonges  
Et le prodige du ciel tient dans notre regard  
Ô splendeur des étoiles  
dans la joie  
du temps qui s'apaise !  
Elles sont nos fées, les véritables  
qui enchantent les ténèbres  
et même si nous nous souvenons  
encore de la douleur  
tant de beauté  
n'a pas fini de nous émerveiller du monde  
Ô mon amour tu crois  
que nous résisterons au poids des eaux  
si le déluge nous arrache  
un cri quand le ciel s'ouvre  
sur le mouvement lent des planètes ?  
Les mots trésor, mystère  
rosée encore  
sont comme lichen sur les tombes  
et les cheveux rouges aperçus  
sous les arbres  
c'est une enfant  
secrète, étrangère  
silencieuse, qui tient un œuf  
dans sa main comme  
la pierre qui scelle à jamais notre destinée  
Qu'elle tombe, et se brise la coquille  
on ne sait pas quels mots  
trancheront dans le marbre  
noir du silence, mais il est sûr  
que toute couleur sera bannie  
et nous irons à tâtons  
pour toujours, dans la nuit  
Pitié pour le renard pris au piège des paupières !

Le visage monumental de l'amour  
 au-dessus des squelettes farouches  
 dont les mâchoires claquent  
 comme des paupières alourdies par le sel  
 repose  
 et c'est dans la profondeur des nuages  
 en un jour où la pluie exalte les fontaines  
 qu'il tranche d'une simple lueur  
 dans l'épaisseur d'un ciel géant  
 Les carillons tombent comme la belladone  
 sur le silence des pierres rebelles  
 et mille et mille bouches  
 se tendent vers la griffe d'un cri  
 qu'affronterait l'armure des chênes  
 Au point où tant de vagues se sont épuisées  
 les pêcheurs résignés cueillent des épaves  
 dont ils feront toitures  
 girouettes et tombeaux  
 pour les enfants qui meurent dans la douleur  
 d'un hiver où les spectres  
 se lèvent de la cendre  
 dans des foyers où les derniers tisons s'éteignent  
 et c'est une lueur pâle qui reste fixe  
 au-dessus des montagnes qui sont aux loups  
 La musique des marées n'est plus qu'un chant lugubre  
 mais au creux des syllabes qui murmurent  
 un dernier espoir, encore  
 c'est peut-être la voix d'une jeune fille  
 innocente qui essaye de dire  
 de nous dire que l'amertume  
 des blessures n'est pas aveugle  
 et qu'une main végétale  
 pourrait ouvrir la nuit  
 Pitié pour l'œil qu'une langue avide a brûlé !

Les lèvres sifflent comme des lézards  
qui tissent des légendes  
dans le saccage des buissons  
comme des vierges magnétiques  
dans les villes que verrouillent des falaises  
N'iras-tu pas donner le sel  
aux morts qui dorment dans le lichen  
ô toi le dernier des hommes  
qui savoure des chevelures fauves  
dans les chambres d'écho ?  
La langue sauvage arrache les racines de la peur  
tandis que trois hirondelles matinales  
défont les chaînes de la mer  
et que galopent trois chevaux blancs  
dans la louange des ajoncs  
Cela, oui, parce que l'obscur  
appelle une mélodie  
pour le jour encore à naître  
parce que le temps n'a pas fini de labourer  
les champs de l'enfance  
parce que la lumière blanchira  
dans le mystère de l'être  
On entend déjà le grincement des chariots  
qui annonce qu'un nouveau soleil  
rendra le blé aux collines  
le renard aux querelles  
le pouvoir au jeune coq  
Pitié pour le prince des beaux jours dans le bois sacré !

Il y aura bien encore  
 quelques granges heureuses  
 pour abriter la solitude d'une mère  
 dans un matin de grêle  
 Il y aura bien encore des cœurs  
 pudiques pour faire l'éloge  
 d'une nuit lapidée  
 et ce n'est pas en vain qu'une lumière  
 orpheline  
 séduit l'argile en attente  
 d'une main qui l'épanouisse  
 Sur la carte de ce monde inconnu  
 qui a résisté au déluge  
 nous lisons le chemin d'une montagne  
 où poussent des plantes incertaines  
 que des enfants éblouis cultivent  
 pour en fleurir les tombes  
 des chevaliers foudroyés  
 par une comète aveugle  
 Alors nous connaissons la minute de joie  
 où la douleur se déchire  
 où l'homme se délivre  
 de son poids de sel  
 L'océan peut bien rester immobile  
 le vin peut bien flamber  
 comme un grand requiem  
 les noyés peuvent bien encore nager  
 parmi les osselets jetés d'une main joueuse  
 le vent peut bien tourbillonner  
 dans la cathédrale écervelée  
 il n'y pas à craindre que se fossilise  
 notre cœur déserté  
 Pitié pour ceux qui marchent sur le fil de leur espérance !

Ce texte est extrait d'un recueil intitulé *Il y a des nuits belles comme le jour*, à paraître en avril 1997 aux Éditions du Scorff.